

Les *Vues sur l'Europe* : André Suarès et l'Allemagne

Michel de Boissieu

Introduction

« Ce livre a été écrit de 1929 à 1935. Il était entièrement composé en février 36. On allait le tirer (...) quand le 7 mars Hitler a fait son coup de force. »¹ Tels sont les premiers mots de la préface rédigée par Suarès en 1939, quand enfin ses *Vues sur l'Europe* ont été publiées. Cet ouvrage rassemble les réflexions inspirées à l'auteur par l'apparition des dictatures soviétique, fasciste et nazie. La plupart des chapitres sont cependant consacrés à l'Allemagne. Pour Suarès, l'Italie et la Russie jouent des rôles secondaires dans le drame qui se joue à l'époque, car c'est avant tout Hitler qui menace la France. « Opérez cette tumeur maligne ou préparez-vous à en mourir ! »² lance-t-il aux Français en août 1935, dans un article du *Jour* où il les met en garde contre le danger que représente pour eux l'Allemagne nazie. Voilà sans doute pourquoi l'impression du livre a été interrompue avec précipitation en mars 1936, à la suite de la remilitarisation de la Rhénanie. Il semble bien que l'éditeur Bernard Grasset ait estimé peu opportun de provoquer Hitler dans des circonstances aussi tendues, où tout paraissait devoir être mis en œuvre pour apaiser le dictateur et éviter la guerre. De fait, pour les rares personnes qui avaient pu en lire le manuscrit, la nature de l'ouvrage ne faisait aucun doute. Louis Brun, directeur des éditions Grasset, écrit ainsi à Suarès en décembre 1938 qu'il s'agit d'un « pamphlet admirable »³, et lui signifie son intention de le publier aussi vite que possible : après la crise des Sudètes et son règlement lamentable, il était devenu clair qu'apaiser le chancelier allemand ne servait qu'à aiguïser son appétit. Le jugement des lecteurs n'a d'ailleurs pas varié avec les ans. Dans la préface écrite pour la réédition des *Vues sur l'Europe*, en 1991, Robert Parienté les définit comme « le plus violent réquisitoire contre le nazisme qui se pût imaginer »⁴. L'ouvrage est-il cependant pour l'essentiel un « réquisitoire contre le nazisme » ? Son titre même suggère un essai plus qu'un pamphlet, l'exposé d'une vision de l'Europe plus qu'une philippique contre Hitler.

¹ André Suarès, *Vues sur l'Europe*, Grasset, Paris, 1991, p. 5. Toutes les citations de l'ouvrage seront tirées de cette édition.

² *Ibid.*, préface de Robert Parienté (sans numéro de page).

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

Une lecture attentive permet de mettre en lumière la complexité, voire l'ambiguïté, d'un livre qui échappe aux définitions sommaires. Certes, on y trouve les marques les plus évidentes du style pamphlétaire, mais la cible du réquisitoire reste incertaine, et en fin de compte, les « vues » de Suarès embrassent sans doute un plus vaste horizon que celui de la critique d'une idéologie.

1) Le style du pamphlet

Les *Vues sur l'Europe* offrent toutes les apparences stylistiques d'un pamphlet. Plus précisément, Suarès manifeste une prédilection marquée pour trois procédés importants du genre. Il pratique tout d'abord l'ironie qui consiste à retourner contre l'adversaire ses mots, ses symboles ou ses idées.

L'usage qu'il fait de la langue allemande est à cet égard remarquable. En premier lieu, ses sonorités étrangères aux oreilles françaises sont censées révolter le lecteur. Suarès évoque ainsi « l'homme allemand, l'aryen sans mélange, comme ils disent, l'*echt Deutsch* » (p. 148) ou encore le « Herr Doktor Goebbels, professeur et cannibale » (p. 279). Les deux expressions allemandes n'apportent aucune information nouvelle, puisqu'elles sont chacune traduites en français dans la même phrase. Leur rôle consiste à introduire des dissonances désagréables. Les allitérations produisent des sonorités dentales et chuintantes dans le premier cas, dentales et rauques dans le second, propres à heurter un lecteur français peu habitué à la musique de l'allemand : pourquoi donc les nazis se targuent-ils d'être « *echt Deutsch* », et comment Goebbels peut-il tenir à se faire appeler « Herr Doktor », alors que ces vocables sonnent de façon aussi déplaisante ? La musique des mots change l'objet de fierté en objet de dégoût. Dans un autre chapitre, la parole est donnée aux nazis : « *Ha, Ha ! Ia, ia ! venez-y donc ! Nous vous crachons au visage, nous autres Gorilles !* » (p. 161) *Ia* signifie « oui » en allemand. En le juxtaposant à l'onomatopée « ha », Suarès obtient une paronomase qui tend à faire perdre au mot son sens, à le transformer en simple cri. Il donne l'impression que l'ennemi ne parle pas une langue de l'humanité, mais pousse des hurlements de « gorilles ». L'allemand devient un idiome simiesque, approprié au caractère brutal et primaire des nazis. Suarès pousse parfois le procédé jusqu'à la cacophonie, comme lorsqu'il admoneste ainsi les Allemands sur le choix des prénoms de leurs femmes :

Gardez aux vôtres ces noms délicieux, si suaves aux lèvres des amants, Hroswitha, Hermenekhilde, Gutrune, Cunégonde, Hermangarde, Ortrudkrone et tant d'autres où fleurit l'harmonie. Et que leurs mâles s'en tiennent à Knut,

Hlodovekh, à Ottokar ou Kardotto, à Wolfgang, Olaf, Gulaf et Gottferdom. Respirez entre vous la rose de ces gratte-culs mélodieux, et vraiment « ancestraux ». (p. 116)

De la même manière, il fustige les « Frick, Frock, Franck, Fruck et Truck de la Nazie » (p. 301). Le concert désaccordé des allitérations et l'étrangeté des noms allemands « ancestraux » suffiraient à rendre les énumérations très pénibles à entendre pour un Français. Suarès se permet en outre de mêler aux noms bien réels d'autres de son invention, pour accentuer encore la cacophonie. Si Frick et Franck étaient bien des dignitaires « de la Nazie », Frock, Fruck et Truck sortent tout droit de l'imagination de l'auteur. Gulaf paraît n'être qu'une libre variation sur Olaf, et quant au juron *Gott ferdom* (dieu damne), on peut douter qu'il ait jamais servi de prénom. La répulsion ressentie par le lecteur français est encore renforcée par les antiphrases ironiques qui qualifient les noms, « délicieux », « suaves » ou « mélodieux » : comment ces noms ridicules, dont on devrait avoir honte, peuvent-ils exprimer la fierté des racines germaniques ? Le polémiste Suarès emprunte ici une flèche au carquois du Pascal des *Provinciales*, qui tournait de même en dérision les noms aux sonorités étrangères de ses adversaires jésuites.

Il ne se contente pas cependant de simples jeux de sonorités. Parfois, il transpose l'allemand en français pour produire un effet encore plus déplaisant. Par exemple,

Je les appelle *les Bayouns* : ce sont les Allemands. *Bei uns*, et *Nous autres Allemands*, ils n'ont que ces deux refrains à la bouche. (...) *Bei uns*, qui est à dire : « Chez nous. » (p. 238)

De l'expression allemande, Suarès fait un néologisme français dont il indique la prononciation en note : « Prononcer : *Baillounss* ». De cette manière, il renforce encore l'étrangeté de la langue étrangère. Le *bei uns* allemand n'est pas seulement inséré dans le texte français, il s'y confond en quelque sorte sous forme d'un mot hybride, inquiétant, qui s'écrit comme du français mais se prononce comme de l'allemand. Le nationalisme étriqué révélé par ce « refrain » en devient beaucoup plus que mesquin, presque monstrueux.

Parfois encore, Suarès fait des jeux de mots fondés sur des paronomases : « *Herrenvolk*, disent-ils d'eux-mêmes. Non, *Baehrenvolk* » (33). Alors que les nazis proclament leur fierté d'être un peuple de seigneurs, Suarès les transforme ainsi en peuple d'ours. La gloire de la domination cède la place à la

honte de la bestialité. De même, le *Führer* Adolf Hitler devient « Furet-Fureur » (p. 69), et le guide suprême se métamorphose en bête nuisible et enragée. Quant à « l'aboyeur Goebbels (Goebbel veut dire aboi) » (p. 78), il se voit transformé en roquet vociférant, car son nom évoque le terme allemand *Gebell*, qui signifie bien « aboi ».

Outre la langue des nazis, ce sont leurs symboles qui se voient détournés au profit de la polémique, et avant tout la croix gammée. Voici ce qu'écrit Suarès de l'ennemi : « à la croix sans gibets, qui ouvre l'amour et la paix et l'oubli de soi aux quatre horizons, il oppose sa croix aux quatre potences de crime, de guerre, de haine et d'orgueil » (p. 40). Ou encore, « les Allemands prêchent, dans toute l'Europe, la croisade gammée, la mise au ban de la vie, l'exécration des Juifs (...) » (p. 122). C'est aussi que « leurs globules sont gammés, en forme de potence double » (p. 150). Mais le châtiment est inéluctable : « on vous pendra votre infamie au cou, avec votre croix gammée à quatre potences de vol, de crachats, de mensonge et de crime. Et les quatre gibets vous attendent » (p. 320). La forme de la croix gammée permet ainsi un triple sarcasme. Tout d'abord, elle évoque la « potence », c'est-à-dire à la fois les honteuses tâches de bourreau auxquelles se livrent les nazis, et l'infamie de la peine qu'ils subiront pour prix de leurs crimes. Ensuite, elle suggère par contraste la forme de la croix des chrétiens. Suarès oppose « l'amour et la paix » que promet le christianisme à la « haine » et à la « guerre » semées par le nazisme. Enfin, la croix gammée offre l'occasion de tourner en dérision les théories racistes des nazis sur le « sang allemand » et sa pureté : les « globules gammés » donnent plutôt l'impression d'une mixture grotesquement monstrueuse. Le symbole par excellence du nazisme devient ainsi celui, atroce et méprisable, d'une « croisade » perverse entreprise par des créatures dénaturées.

En dernier lieu, Suarès retourne contre les nazis leurs propres idées, comme dans les lignes qui suivent :

Pour confondre ces misérables, ce n'est pas assez de Goethe brun et de Henri Heine blond. Luther est un témoin encore plus redoutable : lui, de qui on a fait le dieu de la race, l'écumant Allah dont Hitler est le prophète, Luther est un brun à tête carrée. Que la sacrée race des dolichocéphales blonds en fasse son deuil : Luther a les cheveux noirs, les yeux foncés, le teint basané, le visage court, les lèvres fortes. Epais et d'une taille peu élevée, il n'a rien d'une Walküre ni d'un athlète. L'immonde Julius Streicher, le porte-clefs du Walhalla, sera forcé de le dépêcher dans un camp de concentration. (p. 147)

Les théories raciales des nazis servent ici de verges pour les battre. Selon leur idéal de la race supérieure, de l'aryen grand, blond, aux yeux bleus, non seulement leurs grands hommes se trouvent rejetés parmi les spécimens inférieurs de l'espèce, mais les juifs tant honnis peuvent très bien faire figure de sujets d'élite. Luther, loin d'évoquer les héros ou les dieux wagnériens, présente toutes les caractéristiques que la science des nazis attribue aux sémites. A l'inverse, le juif Heine, suivant leurs critères, peut tout à fait passer pour aryen. Streicher, rédacteur en chef du journal antisémite *Der Stürmer*, se trompe donc de cible : en nazi conséquent, il devrait vomir sa haine contre Goethe ou Luther, non contre le poète de la *Lorelei*. Pour mettre en lumière l'absurdité des théories nazies, plutôt que de chercher à les réfuter, Suarès se contente de les appliquer pour en tirer les conséquences logiques.

Dans *Vues sur l'Europe*, de tels retournements ironiques ne sont toutefois pas aussi fréquents qu'un deuxième procédé caractéristique du style pamphlétaire, l'invective. Suarès utilise en effet un registre d'insultes très étendu. Le mépris qu'il a pour l'ennemi s'exprime en premier lieu par le recours à l'argot. *Mein Kampf* devient ainsi « l'Évangile selon saint Boche » (p. 46) ou encore la « Bible du Boche » (p. 134), dont l'un des articles de foi est que « le Boche seul est homme, en vertu de la forme de son crâne et de son sang tout aryen » (p. 301). Le nom « Boche », utilisé à la place d'« Allemand », suffirait à lui seul à traduire la violence avec laquelle Suarès rejette le culte voué au livre d'Hitler et la doctrine raciale qui s'y trouve exposée. L'expression de cette hostilité se trouve encore renforcée par les contrastes obtenus en alliant le mot d'argot à des termes nobles comme « saint », « bible » ou « homme ». L'un flétrit en quelque sorte les autres par son seul contact, il paraît incompatible avec eux.

La vulgarité choquante de l'argot exprime, beaucoup mieux que la langue polie, la répulsion ou la haine, mais ce n'est pas la seule arme du polémiste. Il manie aussi volontiers celles de la « raillerie » (p. 69), par exemple en traitant Hitler d'« Attila des peintres en bâtiment » (p. 69) ou Goering de « nécrophile volant de la cocaïne » (p. 78). Ces injures tournent en dérision certains épisodes de la vie des deux dirigeants nazis, tout en dénonçant la barbarie du premier et l'appétit de meurtre du second : Hitler a d'abord essayé de gagner sa vie comme artiste peintre, et non comme peintre en bâtiment, ainsi que feint de le croire Suarès, Goering était ancien pilote de chasse, ce qui permet le jeu sur le double sens du participe « volant », et cocainomane notoire. L'écrivain forme ainsi un

enchaînement d'images dont la cocasserie touche au grotesque : comment ne pas se moquer d'un meurtrier à la fois aviateur et voleur, drogué de surcroît ?

Par ailleurs, on trouve dans *Vues sur l'Europe* de nombreuses insultes ordurières, scatologiques ou obscènes. Par exemple, l'Allemand « souille de ses crachats les plus sordides » (p. 255) les saintes Ecritures, et « tous les chefs de la bande vomissent sur la croix, crachent tous leurs intestins sur l'Évangile » (p. 148). Les nazis ne se contentent pas d'exterminer leurs ennemis, qui « sont d'abord trempés dans le crachat et l'ordure » (p. 302). *Mein Kampf* est « un vomissement » (p. 44), où Hitler « vomit la haine » (p. 77). Le surhomme aryen se réduit à un animal repoussant : « accroupi sur son ordure ; il faut le laver, il faut l'essuyer » (p. 37). Son orgueil n'est en effet qu'« une colique féroce des tripes, une diarrhée incoercible du gros intestin, celui qui s'enroule autour de l'amour-propre » (p. 253). Les hitlériens ne peuvent que susciter la plus violente répulsion, dès « qu'on sent leur puanteur qui sue le lard dans l'intestin et l'urine de leur bière » (p. 251). Suarès s'en prend aussi au « Chancelier Onan du Walhalla » (p. 78) et à son « peuple d'Onan » (p. 102 et p. 193). Au terme de cette petite anthologie de l'ordure, on a des nazis l'image de créatures abjectes, qui crachent, vomissent, suent, urinent, défèquent ou se masturbent sans cesse. Ils baignent dans la saleté de leurs sécrétions corporelles, et en souillent tout ce qu'ils touchent. Englués dans cette poisse visqueuse et dégoulinante, ils ne suscitent plus seulement l'hostilité ou la moquerie, mais le dégoût physique le plus franc.

Le registre ordurier voisine avec le pathologique. Suarès utilise parfois la métaphore du cancer. Il appelle ainsi à opérer « l'Europe de son cancer, qui est l'Allemagne : cancer des intestins, qui ruine la vie paisible en ruinant la nutrition. Qu'est-ce que le cancer ? Un corps étranger à l'économie générale et qui tue le patient » (p. 178). Un peu plus loin, il reprend le même motif en appelant l'Allemagne « chancre de l'Europe » (p. 240) et « cancer de l'occident » (p. 221), puis en exhortant de nouveau les Européens : « Soignez ce mal pullulant, opérez cette tumeur maligne, ou préparez-vous à en mourir » (p. 314). Parfois encore, ce sont les grandes épidémies qui servent de comparaison, par exemple dans le chapitre consacré au général Ludendorff, dont la doctrine se révèle aussi mortifère que « la peste, le choléra, les poux du typhus » (p. 262). Suarès considère aussi les Allemands comme atteints d'une maladie vénérienne, « l'horrible vérole de la race, la racyphilis » (p. 250), qui « les mène à la paralysie générale ». Enfin, il ne cesse de traiter ses ennemis de malades mentaux. Le surhomme idolâtré par les nazis n'est qu'un « misérable fou, qui vagit aux mains des infirmiers » (37), *Mein Kampf* relève du « délire » (p. 44), l'« épouvantable orgueil » des chefs de l'Allemagne

atteste leur « démente » (p. 262), ils ont par ailleurs l'esprit dérangé par une maladie psychotique que Suarès appelle « mentose » (p. 272) et qui les rend incapables de dire la vérité. Qu'elle soit physique ou mentale, la maladie doit de toute façon être éradiquée. Quand le polémiste fait de son adversaire une tumeur à extraire, un tréponème à tuer ou un fou à enfermer, il le désigne comme une nuisance à éliminer : les invectives du pamphlétaire atteignent sans doute ici leur plus grande violence.

Les deux procédés analysés jusqu'ici, le retournement ironique et l'invective, sont les éléments particuliers les plus remarquables d'une rhétorique mise tout entière au service de la polémique. D'une manière générale, l'agressivité de Suarès s'exprime par le recours systématique à l'hypotypose, c'est-à-dire à la description animée et frappante, comme le montrent les lignes suivantes, consacrées à « l'aryen sans mélange » dont rêvent les nazis :

Non, il ne connaît pas la charité, ni la justice. Il les hait d'instinct. Il ne donne pas le baiser de paix aux autres hommes ; il les frappe au visage ; il n'aime que son propre sang et l'aime trop pour ne pas verser le sang des autres. Par tous les caractères ; par la force même de son génie et l'abus inhumain qu'il veut toujours en faire, ce peuple montre bien ce qu'il est : une tribu barbare, la plus cruelle, la plus brutale et la plus infatuée de soi qui fût jamais. Le sublime, le pur, l'authentique bon aryen. (p. 148)

Anaphores (« il ne...Il les...Il ne...il les...il n'... »), répétitions (« il n'aime... et l'aime ») et oppositions (« son propre sang...le sang des autres »), énumérations (« le pur, le sublime, l'authentique »), superlatifs (« la plus cruelle, la plus brutale et la plus infatuée ») : tels sont les procédés fondamentaux de l'hypotypose caractéristique des *Vues sur l'Europe*. Ce style est requis par le genre du pamphlet. Pour faire ressortir la nocivité de l'ennemi qu'il décrit, l'auteur doit en effet donner le plus de relief possible à son portrait. En l'occurrence, la peinture surchargée, à larges touches, de la cruauté nazie, donne une force peu commune à l'antiphrase finale : il est devenu clair, pour tout esprit sensé, que le « bon aryen » des nazis ne peut être que le produit d'un mauvais rêve.

Un autre moyen d'animer la satire est de recourir à l'apostrophe. Suarès ne se prive pas de prendre à partie directement ses ennemis, comme dans le chapitre qu'il consacre au traitement infligé par les nazis à la mémoire d'Heinrich Heine. Refusant d'attribuer à un écrivain juif la *Lorelei*, un des plus

célèbres poèmes de la langue allemande, ils l'imprimaient « sous la mention : *Auteur inconnu* » :

Vous ne le ferez pas impunément, Hitler, Strasser, Streicher, Goering, Goebbels, Rosenberg, cœurs de rien. On vous rendra mépris pour mépris, injure pour injure ; et même alors, on sera loin de compte. On est trop humain, malgré tout, pour vous retrancher de l'humanité. Il faut pourtant se défendre d'une espèce comme la vôtre. (p. 320)

Si Suarès avertit ici Hitler et ses sbires qu'il ne s'agit pas de les « retrancher de l'humanité », mais de « se défendre » contre leur « espèce », il ne s'adresse pas toujours à eux avec la même modération :

Entends-tu, Frick, Simons, ministres de la justice, poux du Furet Fureur, qui avez inventé le droit variable qui vous permet toutes les offenses et tous les crimes contre ceux à qui vous refusez tout droit et toute vie ? Entends-tu, pitre Baldur, comme si Baldur ou Balourd n'était pas assez, et qu'il fallût aussi Schirach ? On vous fera rendre gorge de vos noms mêmes, hideux bouffons, parfaits Augustes de la haine et de la race. (p. 269)

La violence du ton augmente encore, puisque Frick ou Baldur von Schirach ne sont pas seulement injuriés, mais prévenus qu'ils auront à « rendre gorge » pour leurs méfaits. Quoi qu'il en soit, apostropher ses ennemis permet à Suarès de dramatiser la satire. Il les fait entrer en scène sous les yeux du lecteur et théâtralise ainsi son argumentation, qui acquiert de cette manière la vivacité d'un dialogue entre l'auteur et les hitlériens. Dans les deux cas précédents, l'auteur reste certes en partie masqué derrière un « on » impersonnel, mais dans d'autres circonstances, il se met en scène lui aussi de façon très explicite. Par exemple, en conclusion d'un chapitre où il fustige les nazis pour leur politique immorale, voici ce qu'il écrit : « Je dis : Non, et l'Occident avec moi » (p. 113).

Le style des *Vues sur l'Europe* est donc bien celui d'un pamphlet. Retournements ironiques, invectives, apostrophes et recours systématique à l'hypotypose ont sans le moindre doute pour but d'abattre un adversaire. Ici surgit pourtant une scorie. Il semble en effet difficile de déterminer quel est l'ennemi de Suarès, : l'Allemagne ou l'Allemagne nazie?

2) L'ambiguïté des *Vues sur l'Europe*

Certains chapitres de l'ouvrage donnent l'impression que Suarès s'en prend avant tout non au nazisme, mais à l'Allemagne. Tout d'abord, il s'efforce en effet d'établir la généalogie de l'hitlérisme. En retraçant ses antécédents intellectuels, il fait de lui l'avatar le plus récent d'une idéologie allemande dont les ravages se sont fait sentir tout au long de l'histoire. Ainsi, dès le premier chapitre du livre, la vraie nature du nazisme se trouve expliquée :

La doctrine militaire de la Prusse est la fin logique de la pensée allemande. Elle la prépare et la couronne. L'Université modèle l'Etat-Major, et l'Etat-Major accomplit l'Université. Ainsi l'esprit passe dans l'action. Clausewitz est le terme naturel de Hegel et de Fichte (...).

Sous nos yeux, Hitler, Goebbels et les autres instructeurs de la bande sont l'expression grossière, l'absurde et puissante parodie de l'Etat-Major, de la science et de la pensée allemande : parodie, parce qu'il y a du bouffon ou du monstre en tout ce qui est outré. (p. 12)

Suarès expose avec clarté la double filiation : le militarisme prussien est la « fin » de la philosophie allemande, et le nazisme la « parodie » du militarisme prussien. En l'occurrence, « fin » signifie à la fois « aboutissement » et « but ». La « doctrine militaire de la Prusse » est présentée comme le dernier stade de la pensée allemande, celui qui achève son évolution, mais aussi comme l'objectif qu'Hegel, Fichte et les autres philosophes allemands proposaient d'atteindre. De plus, cette doctrine se voit parodiée par le nazisme. Cela signifie que, pour Suarès, l'hitlérisme ne représente pas une pensée nouvelle, essentiellement différente du militarisme prussien, mais une simple exagération de ses principaux caractères. C'est une version plus violente, outrancière et révoltante, de l'ancienne idéologie allemande dans sa forme la plus achevée. Par conséquent, on ne peut condamner l'un sans l'autre. Pour mieux pénétrer son lecteur de cette vérité, Suarès insiste par ailleurs sur la relation entre Hitler et Ludendorff. Ce dernier, représentant le plus éclatant de la « doctrine militaire prussienne », s'acoquina pour un temps avec les nazis au moment du fameux putsch raté de 1923. Cette collusion semble prouver l'identité profonde du nazisme et du militarisme prussien :

Le Nazi est la perfection du Barbare, qui veille au fond du Boche. Le Boche est la perfection de l'Allemand dressé par le Prussien contre tout ce qui n'est pas la Prusse et l'Allemagne. Ludendorff manquait à mes preuves : il les donne, à présent, avec toute la haine et toute la démente dont cet enragé est capable. (p. 257)

Sous une autre forme, Suarès expose de nouveau la généalogie établie au premier chapitre. De l'Allemand au nazi en passant par le Prussien, il n'y a ni rupture ni même différence de nature. Tous ne sont que les avatars d'une seule créature, qui change simplement de forme au fil du temps. *La Guerre totale* de Ludendorff et *Mein Kampf* exposent en fin de compte une doctrine identique : « Ludendorff, Hitler et les Nazis se proposent le massacre de tout un peuple » (p. 263).

La doctrine militariste prussienne n'est pas le seul antécédent du nazisme auquel les *Vues sur l'Europe* se réfèrent. La pensée de Nietzsche figure aussi parmi les cibles visées par l'auteur :

L'Antéchrist doit être allemand : ne l'est-il pas déjà ? Nietzsche l'appelle ; la Bête répond. L'Antéchrist est là, et toutes les marques de la bête sont visibles (...).

Hitler, Goering, Goebbels et les autres formes de la Bête sont prédites ; leur peuple idolâtre est prédit (...). (p. 40)

Ces lignes montrent clairement que, pour Suarès, l'*Apocalypse* n'est pas le seul livre à annoncer l'avènement de la « Bête », dont le nazisme représente l'une des « formes ». Il se trouve aussi « prédit » et souhaité par Nietzsche, dont l'œuvre constitue une machine de guerre contre le christianisme, un appel à « l'Antéchrist », titre d'ailleurs donné à l'un de ses ouvrages. Outre l'hostilité au message du Christ, l'hitlérisme emprunte à Nietzsche sa volonté de « réduire l'homme » : « Voilà Nietzsche et son surhomme qui est une force orgueilleuse, dont le délire d'orgueil conclut à la servitude et à l'avilissement du genre humain » (p. 37). Le délire de la race nouvelle, du sacrifice de l'humanité présente à la création d'un type supérieur, ne peut donc être considéré comme une spécificité nazie : « le Surhomme est germanique, il est allemand. Et Nietzsche l'a créé, parce qu'il y a cru » (p. 65). Le rejet de l'universalisme chrétien au profit du particularisme raciste devient ainsi un trait constitutif de la pensée allemande. Hitler n'a rien inventé, il n'a eu qu'à prendre ses idées chez les représentants les plus brillants de la tradition intellectuelle « germanique ».

Pour mieux convaincre son lecteur de cette vérité, Suarès remonte même plus loin qu'au temps de Nietzsche : « Luther et la Réforme, à un degré moins grossier, sont du même tonneau que Hitler et la Racaille » (p. 32). Il explique ensuite ce qu'il veut dire :

L'Europe pour les Allemands doit être allemande ou n'être pas. Ils ne veulent

que des esclaves. Et moi, je ne veux pas d'esclaves, pas même eux. De là, Luther et la Réforme : la catholicité les offense : il leur faut un Evangile allemand. Et aujourd'hui, ils en font le plus sauvage mensonge. (p. 33)

Suivant ce raisonnement, *Mein Kampf* n'est pas autre chose qu'une nouvelle version de « l'Evangile allemand » de Luther. De même que le grand réformateur a rejeté l'universalisme catholique qui unifiait l'Europe pour fonder une religion à la mesure de son peuple et propre à le singulariser, de même, Hitler retranche l'Allemagne de l'Europe en se repliant sur l'idéologie de la race.

Suarès estime ainsi que le nazisme ne doit pas être analysé isolément. Ses caractéristiques principales, c'est-à-dire la politique d'expansion agressive, le rejet violent de l'humanisme, l'hostilité à l'universalisme catholique culminant dans un populisme raciste, ne constituent pas en effet des traits distinctifs, mais des éléments fondamentaux de la pensée allemande.

C'est pourquoi, tout au long des *Vues sur l'Europe*, le lecteur est invité à observer la crise des années 30 au prisme de l'histoire allemande dans son ensemble : la catastrophe dont Hitler menace l'Europe ne fait que répéter celles dont les Allemands se sont rendus coupables depuis les origines. Le paragraphe suivant fournit une bonne illustration de cette vision des choses :

Les Allemands du vingtième siècle invoquent leur nombre et leurs appétits, tout comme les Cimbres et les Teutons sommaient Marius de leur livrer la Provence et la Gaule Cisalpine. Au fond, leur politique menace l'Occident pour les mêmes raisons que les invasions barbares ont fait la ruine de l'Empire, dix-sept ou dix-huit siècles en-deçà. (p. 112)

Les termes utilisés pour désigner l'ennemi sont ici tout à fait remarquables. Nulle part il n'est question de nazis ou d'hitlériens. Suarès s'en prend aux « Allemands » de son siècle, et par la même occasion à ceux des siècles antérieurs. En menaçant de ruine l'Occident, Hitler se comporte en digne héritier de ses ancêtres, qui ont provoqué la chute de l'empire romain. La référence aux « Cimbres » et aux « Teutons » réduit à néant la nouveauté singulière du nazisme. Sa barbarie, loin d'être une aberration, constitue en quelque sorte une basse continue de l'histoire de l'Allemagne, qui se fait entendre dès les époques les plus reculées. Suarès exprime par ailleurs la même idée de façon plus concise et plus brutale : « Les Allemands persécutent l'Europe, la troublent et l'enveniment de leurs poisons, depuis trois mille ans » (p. 134). La chronologie n'a plus ici aucun rapport avec les

événements historiques : la nocivité des Allemands se trouve renvoyée non à l'Antiquité, mais à la Préhistoire. Les « trois mille ans » ont une valeur hyperbolique, ils signifient que de toute éternité, l'Allemagne a été l'ennemie de l'Occident. Dans ces conditions, le nazisme ne constitue qu'un avatar de la politique allemande.

Suarès précise cette conception par des références fréquentes aux relations franco-allemandes à travers l'histoire : « depuis deux mille ans », en effet, l'Allemagne est « l'ennemie héréditaire de la France » (p. 129). Il était cette affirmation d'exemples récents, qui prouvent un fait incontestable : « Depuis Versailles, chaque entrevue, chaque entretien, chaque traité, chaque négociation entre la France et l'Allemagne a été l'occasion d'une sanglante duperie, l'Allemagne toujours dupant et la France toujours dupée » (p. 168). Peu importe au demeurant qu'il y a deux mille ans, ni l'Allemagne ni la France n'existaient. Suarès veut en effet montrer qu'il existe un « peuple d'Odin » (p. 193), resté aussi primitif, barbare et menteur à travers les âges, et dont la politique poursuit la ruine de la France depuis toujours, quelles que soient les formes étatiques qu'il se donne. Il faut voir dans le nazisme non un phénomène singulier, mais la plus récente manifestation de cette politique de duplicité mortifère.

Cette conception de l'histoire explique la fréquence des adjectifs « éternel » ou « naturel » appliqués à l'Allemagne ou aux Allemands tout au long des *Vues sur l'Europe*. Ainsi, après avoir affirmé que « la race, c'est la nature dans l'homme » (p. 110), Suarès écrit que « l'invasion est l'élan naturel de l'Allemagne » (p. 112). Il va donc jusqu'à postuler l'existence d'une « nature », ou d'une « race » allemande, qui peut se reconnaître à une propriété essentielle, le désir irrépressible d'envahir les pays voisins. La « nature » est conçue par lui comme le contraire de « l'esprit ». Elle n'est qu'un « dévorement éternel », ou encore un « combat effrayant à qui se tuera le plus commodément », autrement dit, elle est « boche » (p. 99). A ce règne de l'instinct sauvage et destructeur, s'oppose « l'esprit », condition indispensable du développement d'une société humaine et civilisée. C'est en effet lui qui « purifie l'homme de ses tissus les moins nobles, et des servitudes fatales, de la nature enfin » (p. 110). Un peuple incapable de spiritualiser, de civiliser sa nature, se trouve voué à la barbarie. Accepter le postulat d'une « nature » allemande oblige à reconnaître qu'Hitler, en annexant les Sudètes ou l'Autriche, reste fidèle au génie atavique et sauvage de son peuple. Par ailleurs, prétendre que la nature est « boche » signifie que l'Allemagne est par définition le pays resté imperméable aux forces de l'esprit, englué dans ses instincts primaires. La reconnaissance d'une « nature » allemande va de pair avec celle d'une

« éternelle Allemagne » (p. 227), ou d'éternels Allemands, qui ne pourront cesser d'être « barbares, avant bien des siècles » (p. 149). Le propre d'une « nature », en effet, est de persister dans son essence en dépit de tous les accidents survenus au fil du temps, ou tout au moins de ne se modifier qu'avec la plus extrême lenteur. C'est pourquoi les nazis n'ont rien qui puisse étonner un connaisseur de l'Allemagne. Sous une apparence révolutionnaire, ils cachent mal le « Boche » éternel dont ils manifestent dans toutes leurs actions la nature profonde. Militarisme agressif, désir d'expansion, hostilité à la France, refus de l'Europe et de l'universalisme catholique, repli sur la nation ou la race, rejet de l'humanisme : toutes ces caractéristiques ne sont pas propres à l'Allemagne nazie, mais à l'Allemagne tout court.

De nombreuses pages des *Vues sur l'Europe* laissent ainsi penser que la cible visée par Suarès est moins Hitler que l'éternel Allemand qu'il incarne. Recherche des antécédents idéologiques du nazisme, considérations sur l'histoire de l'Allemagne et ses motifs récurrents, références à la « nature » profonde de son peuple, tous ces éléments tendent à faire oublier les hitlériens pour créer l'image du Teuton éternel. Cependant, d'autres pages donnent une impression tout à fait différente : Suarès y semble distinguer avec le plus grand scrupule les nazis des Allemands.

En premier lieu, certains chapitres font l'éloge du haut degré de civilisation atteint par l'Allemagne, qui se manifeste avant tout dans sa musique. Ainsi, Suarès estime impossible de « réduire à un mot » ce grand pays de plusieurs dizaines de millions d'hommes :

N'y a-t-il pas dans ces grands nombres ce qu'on peut aimer le plus à côté de ce qu'on aime le moins, ce qu'il y a de plus rebutant et de plus admirable ? Quelle meilleure vie ai-je connue que sept jours à Munich, en un temps lointain, sans injure et sans haine, au sein de la musique ? Je me rappelle cette bonhomie, ce train lent, heureux et plein des heures (...). (p. 276)

Ces lignes sont en contradiction flagrante avec la condamnation sans nuance, en bloc, que Suarès porte par ailleurs sur les Allemands. Ici, il prend la peine d'établir des distinctions précises. Si le nazisme est « ce qu'on aime le moins » en Allemagne, ce pays est aussi « admirable » à bien des égards. En outre, il peut bien être livré à la barbarie hitlérienne depuis 1933, « en un temps lointain », il a été un havre de paix et de bonheur, à la douceur de vivre sans pareille. On est donc bien loin des

invectives contre la barbarie innée des « Boches », éternel fléau de l'Occident. L'Allemagne est maintenant décrite comme le berceau d'une civilisation qui a trouvé le secret de la « bonhomie », et dont la quintessence s'exprime dans la « musique ». Suarès insiste à plusieurs reprises sur l'apport exceptionnel des Allemands à la civilisation :

Pour ma part, musicien dès l'origine, je n'ai rien mis plus haut que les grands Allemands : comme des Grecs, je me suis nourri de Bach et de Wagner, de Goethe et de Schopenhauer, de Mozart et de Beethoven (...).

Je ne suis donc pas suspect, si je reconnais dans l'Allemagne présente la perfection de la Barbarie. (pp. 27-28)

Ici encore, une distinction est clairement établie entre « l'Allemagne présente », dominée par la « Barbarie » hitlérienne, et celle du passé, qui a donné naissance à tant de génies incomparables, et notamment à tant de grands compositeurs. Pour montrer l'importance qu'il attache à cette distinction, l'auteur se met lui-même en scène, en utilisant quatre fois le pronom personnel « je ». Il ne se contente pas de porter froidement un jugement objectif, mais exprime avec force une conviction qui lui tient à cœur. C'est moins le chroniqueur politique qui parle que le « musicien », c'est-à-dire l'homme pour qui la beauté et l'harmonie doivent sauver le monde. Ce musicien reconnaît avec enthousiasme ce que la civilisation doit aux Allemands. Cependant, il suffit de penser à ce que ce « si grand peuple » (p. 312) est devenu sous le nazisme pour que l'enthousiasme se change en douleur poignante :

Je me rappelle un Quatuor ravissant de Mozart. Et une profonde tristesse me pénètre ; un flot de ténèbres et de regrets m'envahit. Tant de génie et de force, essentiels à la grandeur humaine, et dont je ne puis me passer ! Quoi ? et se peut-il ? Et que la brute cruelle soit la plus forte ? Quelle douleur, quelle mélancolie. (p. 39)

On retrouve encore le thème des deux Allemagne, celle de Mozart et celle de la « brute cruelle ». Pourtant, les sentiments suscités par le contraste ont changé. Certes, comme dans les deux exemples précédents, le pays du génie musical provoque toujours le ravissement, mais celui des nazis rebute ici moins qu'il ne navre. Le pamphlétaire semble avoir cédé la place au poète élégiaque. Au lieu de se répandre en invectives contre Hitler, Suarès se laisse gagner par les « regrets » et la « mélancolie ». Ce changement de ton correspond à une vision des choses différente. Suarès ne se contente pas ici de concéder que l'Allemagne est à certains

égards admirable, bien qu'haïssable à d'autres. Il semble dire que les Allemands, « essentiels à la grandeur humaine », ont été accidentellement pervertis par Hitler. Les trois interrogations successives traduisent l'incrédulité de l'auteur devant cette aberration.

Une fois admis le caractère aberrant du phénomène nazi, il devient possible d'envisager la « rédemption » d'une Allemagne qui « trouve dans la musique sa plus réelle harmonie » (p. 334) :

En bien et en mal, la musique est l'âme de l'Allemagne, la rançon de tous les torts qu'elle fait à l'Europe, son excuse et sa justification. (...) Toute la puissance élémentaire du peuple allemand nourrit le sentiment des grands musiciens et par là se sublime (...).

La plus haute musique de l'Allemagne n'est rédemptrice que pour être profondément chrétienne. Cet accord s'est fait dès l'origine, en Luther (...). (p. 334-335)

Suarès formule ici un double espoir. Tout d'abord, il croit en la possibilité d'un rachat de l'Allemagne. Certes, au moment où il écrit, elle fait des « torts » à l'Europe parce que sa « puissance » se trouve mise au service de la barbarie nazie. Mais peut-être qu'à l'avenir, comme tant de fois par le passé, cette puissance pourra de nouveau « se sublimer » dans les créations des grands génies musicaux et œuvrer ainsi pour « l'harmonie », au lieu de se faire l'instrument d'individus nuisibles. Cet espoir est d'autant mieux permis que, « dès l'origine », l'Allemagne manifeste dans sa musique la plus haute un « accord » avec le christianisme. L'hitlérisme a bien sûr coupé le peuple allemand des racines chrétiennes, en rejetant toute forme d'universalisme pour se replier sur l'idéologie bornée de la race. Toutefois, ce peuple renouera peut-être un jour avec elles : il est possible d'espérer que le nazisme n'est qu'une parenthèse dans son histoire, et qu'il retrouvera bientôt la formule de son véritable génie, c'est-à-dire l'alliance de l'harmonie et de l'Évangile.

Ce développement est en contradiction complète avec les chapitres cités précédemment, dans lesquels Suarès faisait de la « race » allemande l'ennemie naturelle, éternelle, de « l'esprit » et du christianisme, ou voyait en Luther le précurseur d'Hitler. Il révèle une conception des rapports entre l'Allemagne et le nazisme qui se traduit, en maints chapitres des *Vues sur l'Europe*, par l'usage de procédés rhétoriques récurrents. Tout d'abord, Suarès précise parfois par une indication de temps qu'il s'en prend non à l'Allemagne en général,

mais à ce qu'elle est devenue depuis 1933. Cette indication peut prendre la forme d'un adjectif, comme dans l'affirmation que « l'Allemagne présente est le peuple de l'Antéchrist » (p. 65), ou d'un complément, par exemple lorsqu'il est question de comparer « l'Allemagne d'Hitler » (p. 102) au Moloch antique, ou encore de « l'horreur que l'Allemagne nous inspire depuis deux ans » (p. 27). Ensuite, comme s'il voulait mettre en évidence que sa haine de l'hitlérisme laissait intacte son admiration pour l'Allemagne, Suarès désigne souvent ce pays par l'adjectif substantivé « la Nazie ». Il écrit ainsi que pour « la Nazie, il n'y a point de genre humain » (p. 301), ou que le « crime sans excuse d'Hitler et de la Nazie est d'avoir retrem pé l'homme allemand dans la race » (p. 137). Cet usage inhabituel du mot indique implicitement que l'Allemagne, elle, avait produit une civilisation digne du « genre humain », et qu'il a fallu la catastrophe du nazisme pour la ruiner.

Quelle est en fin de compte la cible visée par Suarès dans les *Vues sur l'Europe* ? Même une lecture attentive ne permet sans doute pas de répondre à cette question. De nombreux développements témoignent à coup sûr d'une hostilité viscérale à l'Allemagne « éternelle », à la « nature » du peuple allemand, et tendent à prouver que le nazisme n'est que le dernier avatar d'un génie destructeur à l'œuvre depuis les origines de l'histoire. Pourtant, d'autres passages révèlent un amour profond de l'Allemagne, une admiration passionnée pour la grandeur de son peuple et de sa civilisation, et précisent que Suarès « ne juge pas l'Allemagne » (p. 233), seulement les nazis. L'hitlérisme apparaît alors comme une catastrophe inouïe, interrompant le cours d'une histoire brillante.

Les *Vues sur l'Europe* sont donc un ouvrage rempli de contradictions. Ces incohérences peuvent s'expliquer par les circonstances de sa rédaction. Le livre, écrit « de 1929 à 1935 » (p. 5), n'a pas été conçu comme un tout. Suarès y a rassemblé des articles, des notes, des réflexions rédigés à des périodes différentes, au gré des vicissitudes de la politique européenne. C'est un recueil divisé en cent un chapitres, à l'organisation peu rigoureuse. Il n'est donc pas étonnant qu'on y décèle des redites, mais aussi des sautes d'humeur ou des changements d'opinion. Les différences ne s'observent toutefois pas seulement d'un chapitre à l'autre, mais aussi jusqu'au cœur d'un même paragraphe. Ainsi, au postulat que « l'Allemagne est la première dans l'ordre de la matière, elle se sert de toutes les puissances, captées par l'esprit, contre l'esprit même », succède quelques lignes plus loin celui que « les Allemands de la Nazie rejettent la loi chrétienne et la souillent de leur vomissement » (p. 138) : Suarès n'arrive pas à savoir s'il doit attribuer des qualités générales à l'Allemagne, ou des propriétés particulières aux nazis. Les circonstances de la rédaction n'expliquent donc pas tout, et il faut recourir aussi à

la psychologie pour rendre compte des incohérences du texte. De même qu'un homme trahi par une femme à laquelle il est passionnément attaché ne sait plus s'il l'aime ou s'il la hait, de même, Suarès a été bouleversé par l'avènement du nazisme. Pouvait-il continuer à aimer l'Allemagne malgré Hitler ? Les contradictions des *Vues sur l'Europe* révèlent sans doute son incapacité à trancher la question et son profond désarroi : « Un si grand peuple qu'on voudrait aimer, qu'on aime et qui se rend toujours haïssable » (p. 313). Nulle formule ne traduit mieux le déchirement de Suarès, son incapacité à envisager l'Allemagne nazie d'un point de vue strictement rationnel, à en parler de façon cohérente⁵.

Dans ces conditions, la nature même des *Vues sur l'Europe* se trouve remise en question. Le style en est certes furieusement pamphlétaire, mais que penser d'un pamphlet dont la cible reste incertaine ? Si le lecteur se demande du début à la fin s'il doit haïr l'Allemagne en général, ou le nazisme en particulier, c'est sans doute que l'auteur a raté sa satire. Cependant, on peut se dire aussi qu'en fin de compte, les *Vues sur l'Europe* sont autre chose qu'un pamphlet. Les invectives lancées par Suarès, notamment contre l'Allemagne ou l'Allemagne nazie, semblent de fait être le prétexte d'un projet plus ambitieux : l'exposé d'un idéal de civilisation.

3) Un essai sur la civilisation européenne

Si Suarès donne libre cours à sa verve rageuse de pamphlétaire, c'est avant tout pour affirmer la nécessité de l'humanisme, comme le montrent les lignes suivantes :

Les Allemands fondent leur doctrine et leur politique sur la biologie. Si les tigres et les requins avaient un Décalogue, ce serait celui-là (...).

Pour l'homme vraiment humain, la morale est le tout de l'homme, fût-ce contre la nature. Qui invoque la biologie renie l'homme. La bête est là, insatiable et sanguinaire. (p. 271)

Ici se trouvent clairement formulées deux oppositions fondamentales pour la

⁵ A cette explication psychologique, sans doute faut-il en ajouter une d'ordre conceptuel : la difficulté de Suarès à voir dans le totalitarisme du vingtième siècle un phénomène spécifique. L'analyse des quelques pages consacrées à l'Italie fasciste et à l'Union Soviétique, qui excède les limites de cet article, révèle les mêmes hésitations que les nombreux développements sur l'Allemagne nazie. Le régime de Mussolini ne serait-il qu'un avatar de la Rome impériale, et le nouveau maître du Kremlin un simple héritier des tsars ? La réponse à ces questions reste elle aussi ambiguë.

compréhension des *Vues sur l'Europe* : celle de « l'homme » et de « la bête », celle de la « morale » et de la « biologie ». Plus précisément, Suarès se fait le champion du genre humain et de ses exigences morales, et son ouvrage peut être lu comme un appel à les défendre contre l'agression nazie et son racisme bestial.

D'après lui, le combat contre l'Allemagne hitlérienne est au premier chef une lutte pour la survie de l'homme. Rien ne le montre mieux que les très nombreux noms d'animaux donnés aux Allemands tout au long du livre. « Gorilles » (p. 102)⁶ et « orang outang » (p. 139) révèlent le caractère primitif des nazis, la position très basse qu'ils occupent sur l'échelle de l'évolution. Leur caractère nuisible est illustré par leur assimilation à des « rats » (p. 20) ou au « furet » (p. 69), quant au « chien enragé » (p. 17), à la « hyène » (p. 151), aux « chacals » (p. 224), à « l'ours » (337) et aux « fauves » (264), leur férocité et l'appétit qu'ils ont pour le sang ne sont plus à démontrer. Les Allemands prennent aussi la forme du « pou » et du « termite » (p. 22), des « fourmis » (p. 264) et de la « vermine » (269), insectes qui pullulent, détruisent et tuent. Ils se transforment parfois en « bétail » (238) privé de liberté, obéissant au doigt et à l'œil. Il arrive même que l'animal devienne monstre : le nazi évoque « une espèce de loup garou, d'orangours, frère de l'hircoerf ou de la tarasque » (p. 301). Ce bestiaire impressionnant rappelle tout au long du livre que se battre contre l'Allemagne nazie, c'est se battre contre des bêtes qui menacent l'humanité de régression à l'état sauvage, voir d'extermination. L'opposition entre l'homme et la bête se double de celle qui se trouve entre la civilisation et la barbarie. Dans la lutte qui se déroule depuis 1933, « il s'agit désormais de savoir qui aura le dessus de l'effort que le génie de l'Occident a tenté, depuis deux mille ans, pour n'être pas barbare, ou de la barbarie ressuscitée » (p. 314). Suarès insiste à maintes reprises sur la gravité de la situation. Si l'Europe ne prend pas les mesures appropriées contre « l'Attila moderne » (p. 228) qu'est Hitler, contre « la perfection du Barbare » (p. 257) que représente le Nazi, un effort civilisateur de « deux mille ans » sera réduit à néant. De même que sous la poussée des Huns la civilisation romaine s'est effondrée, de même l'Allemagne hitlérienne menace de ruine tout ce que l'Occident a construit au fil des siècles.

Quant à l'opposition établie entre la « morale » de l'humanité et la « biologie » nazie, elle permet de comprendre ce que Suarès entend par « civilisation ». Fondamentalement, c'est pour lui « un triomphe continu de la vie spirituelle sur la matière » (p. 32), car « seule l'énergie spirituelle est de l'homme »

⁶ Nous n'indiquons qu'une référence par nom, même s'il y en a plusieurs.

(p. 339). Or l'Allemagne nazie représente la négation par excellence de l'esprit, car « son triomphe est celui de la matière sous la forme la plus dégoûtante : la viande qui s'adore elle-même » (p. 32). Cette formule assassine raille « le mythe de la race », autrement dit « la plus basse des idolâtries matérialistes » (p. 37), qui constitue le fondement de l'idéologie nazie. Quand bien même la race ne serait pas un mythe, « on ne se dégage jamais trop » d'elle, puisque « c'est la nature dans l'homme », c'est-à-dire « la brute » (p. 110). En fondant leur politique sur le critère biologique de la race, les nazis rendent l'homme à la cruauté originelle de la nature. La civilisation réside avant tout dans les accomplissements moraux dus aux efforts spirituels, elle doit se conquérir de haute lutte contre les résistances de la matière, les instincts de la nature, les violences de la brute. Elle ne peut donc être que le fruit d'une « élite » (p. 23) : « les cités patriciennes ont tout créé » (p. 340). A l'inverse, « la violence du nombre », loin de rien civiliser, provoque la « maladie » que sont les « gros empires » (p. 340) : tous les dictateurs « flagornent toujours le nombre » (p. 22), et Hitler ne peut se maintenir au pouvoir qu'en remuant la tourbe des plus bas instincts.

Suarès se déchaîne contre l'Allemagne nazie, son culte bestial et plébéien de la race, sa politique barbare de brutalité et d'agression, et fait ainsi ressortir par contraste l'idéal qu'il exprime avec force : celui d'une civilisation humaniste, où s'accomplissent l'esprit et la morale, fruit des efforts des meilleurs d'entre les hommes. L'esprit qui doit guider l'effort civilisateur se trouve lui aussi défini avec précision : l'Allemagne est le « pays où tout l'effort de la morale chrétienne, pendant deux mille ans, pour tirer l'homme de la brute, est anéanti » (p. 159). Cette définition résume l'un des thèmes les plus importants des *Vues sur l'Europe* : qui dit civilisation dit christianisme, et le christianisme a pour ennemi mortel le nazisme. Ces deux propositions sont répétées sans cesse, sous des formes variées, du début à la fin du livre.

Suarès insiste ainsi avec force sur le paganisme des nazis. A maintes reprises, il fustige ces « brutes d'Odin » (p. 30), ces « Allemands d'Odin » (p. 102), ou bien encore le « Dieu » qu'ils adorent et qu'on appelle « Odin ou Wotan ou Hitler » (p. 103). Ces références continuelles à l'ancienne mythologie germanique ne donnent pas seulement des nazis l'image d'une tribu primitive. Elles ont pour but de faire comprendre au lecteur que la guerre qui menace l'Europe « est entre Jésus-Christ et Odin » (p. 314). Il faut donc « que la vie chrétienne se défende, en tous lieux ; ou le gène d'Odin aura raison de l'espèce humaine » (pp. 251-252). Pour Suarès, les termes du choix sont clairs : soit l'antique Bible des Juifs et le Décalogue de Moïse, soit la « Bible sauvage » (p. 109) et antisémite qu'est *Mein*

Kampf et le « Décalogue d'Odin » (p. 104). La civilisation chrétienne, fondée sur l'amour, la charité, la morale, le droit, doit prévaloir pour que survive l'humanité, pour éviter le retour à la barbarie qui régnait il y a deux mille ans dans « la forêt de Teutobourg » (p. 109), avec son déchainement de haine, d'égoïsme, d'injustice, de force brute.

En outre, les nazis sont présentés comme une incarnation du « démon », qui poursuit « l'anéantissement » de l'Evangile (330). En cherchant à créer le surhomme, ils préparent l'avènement de « l'Antéchrist » (pp. 37 et 40). Hitler a d'ailleurs été « prédit par l'Apocalypse », son accession au pouvoir est celle de la « Bête » qui signifie la « fin » du monde civilisé (p. 192). Cette démonologie du nazisme inscrit l'histoire de l'Allemagne dans l'eschatologie chrétienne. Suarès voit dans les Allemands de son époque l'incarnation du mal qui doit être vaincu pour que le bien, c'est-à-dire le message du Christ, puisse triompher et sauver l'humanité. Selon lui, ce message est avant tout porté par le catholicisme. De ce point de vue aussi, l'Allemagne, pays du protestantisme luthérien, mérite d'être condamnée. Luther a en effet créé un « Evangile allemand » (p. 33), à l'usage particulier de son peuple, et coupé les ponts avec la papauté. Il a donc trahi la vocation universelle du christianisme, qu'exprime par excellence l'Eglise catholique. C'est pourquoi Suarès voit en Hitler un homme « du même tonneau » (p. 32) que Luther. En sacralsant la race, le chef nazi rejette lui aussi les valeurs de l'universalisme catholique.

Civilisation contre barbarie, esprit chrétien contre nature païenne : tel est l'enjeu du combat défini dans les *Vues sur l'Europe*. Un terme très important manque cependant encore pour bien comprendre l'idéal que Suarès appelle à promouvoir et à défendre face à la menace mortelle du nazisme. Il s'agit de l'Europe, ou de l'Occident. En effet, d'une part, « le cœur de la chrétienté, c'est l'Occident » (p. 309), et d'autre part, « avant le christianisme, il n'y a pas d'Europe » (p. 285). Par conséquent, l'anéantissement de l'esprit chrétien par l'hitlérisme signifierait la fin de l'Europe, à la fois création et bastion de l'Eglise. Cet avertissement ne cesse de résonner au long des pages du livre : « le triomphe d'Hitler serait la mort de l'Occident » (p. 79), « l'empire des Bayoums est le chancre de l'Europe ; elle en mourra, si elle ne s'en délivre » (p. 240). Les métaphores utilisées pour décrire les nazis jouent un rôle capital dans l'exposé de cette thèse. Beaucoup d'entre elles ont pour effet de rejeter l'Allemagne d'Hitler hors de l'Europe. Elle apparaît ainsi comme un « Moloch antisémite » (p. 172), qui « a ressuscité la politique de l'extermination, celle d'Assur et du monde antique » (p. 181). Ou encore, le nazisme devient un « Islam fondé par Hitler » (p. 46) et qui

divinise la race, « écumant Allah dont Hitler est le prophète » (p. 147) ; par ailleurs, Suarès raille « l'éternelle Allemagne, Islam du Nord » (p. 227). Qu'elle soit la survivance barbare d'un orient cruel d'avant la Bible, celui des sacrifices humains à Moloch et des massacres assyriens, ou bien une version nordique du monde islamique, ennemi juré de la chrétienté pendant des siècles, l'Allemagne semble ainsi un accident de la géographie, située en Europe mais étrangère à la civilisation et à l'esprit de l'Occident. Suarès enfonce le clou en proposant sa propre conception du rapport entre les peuples. Selon lui, « L'Europe est le haut lieu de l'homme blanc », car c'est là qu'il « a chargé le fardeau de la civilisation » (p. 338). A l'époque, cette idée, déjà en partie exprimée par Kipling, n'avait rien pour surprendre. Suarès est lui aussi convaincu qu'il existe une « hiérarchie humaine » (p. 97), et que la civilisation de l'homme blanc européen est supérieure aux autres. Cependant, il exclut les nazis de cette humanité supérieure. Quand il ne fait pas d'eux des bêtes pures et simples, voici comment il les traite : « Montesquieu est d'accord avec Platon, Antigone et Sophocle. Frick et Frock, Goebbels et Goering avec le Papou, le cannibale et le gorille » (p. 304). Ou encore, Hitler et ses sbires deviennent des « Soulouques » (p. 32). Le rapprochement des nazis avec les Papous, ou avec le dictateur haïtien Soulouque, les retranche de l'humanité européenne et du groupe des hommes blancs. Convaincus d'être les hérauts de la race supérieure, ils se voient placés aussi bas que les peuples qu'ils méprisent le plus.

La satire de l'Allemagne nazie contribue ainsi à l'affirmation triomphante d'un idéal : celui de la civilisation occidentale, fille de l'esprit du christianisme et des efforts de l'homme blanc. En fin de compte, pour Suarès, un seul nom suffit à exprimer cet idéal, la France. Plus précisément, « il y a l'Europe, dont la France est l'esprit, la forme réelle et le signe. Et il y a l'Allemagne, qui est la négation de l'Europe » (p. 130). Si la France peut incarner l'Europe à ce point et apporter par conséquent le remède au mal allemand, c'est parce qu'elle est « la nation par excellence et l'antidote de la race par mission » (p. 330). Selon Suarès,

La nation, telle qu'elle s'est faite en France pour la première fois, est indissolublement liée à la conscience chrétienne, à la justice universelle, à l'individu, à la raison, bref à l'esprit et à la liberté de l'homme. La France ne se sépare jamais du genre humain. (p. 330)

La nation ainsi conçue ne s'oppose pas à d'autres nations en une rivalité parfois violente, elle ne se replie pas sur ses particularismes pour rejeter tout ce qui est étranger. Elle fournit le cadre institutionnel propice à

l'épanouissement spirituel d'hommes libres, et les rend ainsi capables d'agir pour le bien de l'humanité, conformément à l'idéal universaliste du christianisme. Les « assises très chrétiennes » de la France expliquent pourquoi elle a « réussi à transposer les vertus de la Cité patricienne sur le plan du nombre » (p. 340), contrairement aux autres empires : elle œuvre pour tous les peuples, non pour elle seule. Suarès n'a aucune sympathie pour le nationalisme promu par Déroulède ou Maurras. La nation à laquelle il se réfère est la grande espérance émancipatrice au nom de laquelle les révolutionnaires de 1789 ont abattu l'ancien régime pour ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire du monde. C'est pourquoi

L'Afrique, les Antilles, l'Orient, les Noirs, les Rouges, les proscrits de toute la planète, et, d'abord, le tombeau de Jésus-Christ, attendent de la France, et d'elle uniquement, ce que jamais ne leur donnera l'Allemagne (...). (p. 326)

En se livrant tout entière au racisme de la brute et à l'égoïsme tribal, l'Allemagne hitlérienne a renié l'idéal civilisateur et universel porté par la nation. La France devient donc par excellence, et plus que jamais, le porte-flambeau de la lutte contre cet empire maléfique. Le rôle de modèle, voire de guide, qu'elle a pour tâche de jouer auprès des peuples moins civilisés s'en trouve confirmé, le devoir qui lui incombe de défendre les valeurs de la morale chrétienne apparaît plus pressant encore.

Conclusion

Malgré la puissance agressive de leur style, les *Vues sur l'Europe* ne sont pas un pamphlet convaincant, dans la mesure où le lecteur ne cesse de se demander si la cible visée par Suarès est l'Allemagne éternelle ou l'Allemagne nazie : rien ne permet de trancher la question de façon catégorique. Plutôt que d'un pamphlet, il s'agit peut-être avant tout d'un manifeste, dans lequel se trouve affirmé avec force un idéal : celui de la civilisation occidentale, fruit de l'esprit chrétien et des efforts de l'homme blanc, qui s'incarne dans la nation française mais dont la vocation est universelle. Les invectives rageuses lancées contre le racisme, l'égoïsme, la bestialité, le paganisme des Allemands ou des nazis contribuent à mettre en évidence, par contraste, cet idéal. On peut comprendre, dans ces conditions, les vicissitudes connues par l'ouvrage depuis sa mise sous presse. Dans les années 30, l'extraordinaire violence de ses attaques contre l'Allemagne pouvait sembler malvenue à beaucoup de Français : ne fallait-il pas avant tout chercher à apaiser Hitler pour éviter la guerre, et Suarès n'exagérerait-il

pas en dépeignant le chancelier comme un fou furieux qui s'apprêtait à faire disparaître les juifs « par l'extermination » (p. 80) et à replonger l'Europe dans la barbarie ? De ce point de vue, la clairvoyance de l'écrivain excédait celle de la plupart de ses contemporains. Aujourd'hui, cependant, et sans même parler de sa tendance à réduire les Allemands à Hitler, maints aspects de son manifeste paraissent difficiles à accepter : l'esprit chrétien père de la civilisation occidentale⁷, la France incarnation de l'Europe, la « hiérarchie humaine ». Comment concevoir, par exemple, qu'on puisse à la fois se déchaîner contre le racisme et l'antisémitisme, et affirmer haut et fort l'inégalité des civilisations, ou la supériorité du christianisme sur le judaïsme ? De nos jours comme à l'époque de leur parution, quoique pour des raisons différentes, les *Vues sur l'Europe* sont susceptibles de choquer. Leur caractère puissamment original et le talent de l'auteur justifient pourtant à eux seuls qu'on les lise.

⁷ Et, par conséquent, la nécessité pour les juifs de disparaître dans « la Cité céleste » (p. 80), en embrassant le christianisme, s'ils veulent rejoindre l'humanité civilisée. Il est sans doute inutile de préciser que Suarès était d'origine juive.